

surmonter; mais les deux rives du fleuve présentant des rochers extrêmement escarpés, et les rapports unanimes des nègres plaçant à Yellala une chute d'une grande élévation, il résolut d'aller la reconnaître par terre avec quatre officiers, treize matelots, deux interprètes et un guide nègres. On prit des vivres pour quatre jours.

L'on arriva le même jour à Yellala, et l'on n'aperçut qu'un ruisseau bouillonnant sur un lit rocailleux; le fleuve s'était en quelque sorte frayé une issue entre deux rochers escarpés; une île rocailleuse le séparait en deux bras, le septentrional était presque à sec, le méridional était rempli d'écueils. Dans la saison des hautes eaux, elles doivent monter de douze pieds et remplir presque entièrement les deux canaux; la rapidité du fleuve augmentant en raison de sa masse, produit alors une chute qui justifie à un certain point la description que les nègres en avaient faite.

Quoique le saut d'Yellala ne répondit pas à l'idée que l'on s'en était formée, il suffisait cependant pour interrompre la navigation. Les pentes roides et àpres coupées de ravins profonds dont le pays était composé, enlevaient en même temps tout espoir de traîner les embarcations par terre à un endroit où le fleuve redeviendrait navigable.

Il ne restait donc d'autre alternative que de

continuer le voyage par terre le long des rives du Zaïre. L'entreprise était difficile et périlleuse. Tuckey se mit en route le 20 août. Il avait laissé à Coulon une partie de son monde malade. Lui-même se sentait grièvement incommodé; mais son zèle l'emporta. Les Anglais eurent à franchir tantôt des montagnes très-hautes, tantôt des fondrières d'une profondeur effrayante; souvent ils furent obligés de coucher en plein air, par l'impossibilité d'arriver avant la nuit au village le plus proche. Chaque fois il fallait de longs pourparlers avant de pouvoir se procurer les nègres nécessaires au transport du bagage; souvent après s'être engagés ils désertaient. Les nègres devenaient plus sauvages; les femmes plus réservées et aussi plus laides.

Tuckey avait fini par louer des canots, et s'avancé tantôt par eau, tantôt par terre; aucun obstacle ne pouvait abattre sa constance; mais le 9 septembre il fut obligé de renoncer à l'espoir d'aller plus loin; la perte d'un canot avec une partie considérable de ses effets, le manque de provisions et la mauvaise volonté des nègres, le forcèrent de revenir sur ses pas. Il en conçut un regret d'autant plus vif, qu'étant grimpé avec son lieutenant et le botaniste sur le sommet d'un haut rocher, il vit le fleuve jusqu'à une distance de trois milles; son eau paraissait tranquille, son

cours libre d'écueils ; suivant le rapport unanime des nègres, aucun obstacle ne s'opposait plus à la navigation. L'intime conviction d'avoir fait tout ce qui dépendait de lui pour le succès de l'expédition, pouvait seule le consoler du vif chagrin qu'il éprouvait.

En revenant on trouva les rivières gonflées ; les petites pluies avaient commencé ; on fut obligé de les traverser sur des arbres que l'on couchait en travers de leur largeur. Le 16 septembre Tuckey fut de retour à bord du *Congo*. Ce fut pendant le temps que l'on mit pour y revenir, que de nouvelles calamités vinrent fondre sur les voyageurs ; chaque jour le nombre des malades augmentait, la plupart succombèrent. Tuckey lui-même, profondément affligé de tant de pertes, fut conduit dans un état complet d'épuisement à bord de la *Dorothee*, mouillée à l'embouchure du fleuve ; il expira le 4 octobre.

Le zèle et le talent des personnes choisies pour faire partie de cette expédition, les mesures prises pour assurer son succès, les précautions employées pour conserver la santé des équipages, tout semblait se réunir pour assurer un succès complet. Cependant, par l'effet d'une fatalité presque inexplicable, jamais entreprise n'eut des résultats plus tristes et plus désastreux. Indépendamment du capitaine, deux officiers, quatre

naturalistes et dix matelots moururent en moins de trois mois qu'ils restèrent sur le fleuve, ou quelques jours après en être sortis. Cette mortalité est d'autant plus extraordinaire qu'il paraît, d'après le journal de Tuckey, que l'on ne souffrit pas du climat. Le thermomètre ne descendait pas au-dessous de 60° (12° 43') pendant la nuit, et montait rarement au-delà de 76° (19° 54') pendant le jour. Quelquefois le soleil était voilé par les nuages trois ou quatre jours de suite. La fatigue, la chaleur et les vicissitudes de l'atmosphère, causèrent la maladie du détachement qui cotoyait le fleuve. D'ailleurs le *Congo* était mouillé dans un endroit où le fleuve est comme enfermé entre des bois touffus à travers lesquels les vents qui rafraîchissent l'atmosphère ne peuvent pénétrer.

Malgré l'issue funeste de l'expédition, elle procura des notions exactes sur le cours du Zaïre pendant l'espace qu'il parcourt dans le Congo, et des renseignemens curieux sur le pays et ses habitans.

Le vrai nom du Zaïre, Congo ou Barbèla, est Moïenzi Enzaddi, qui signifie le grand fleuve ou le fleuve qui absorbe tous les autres. A 140 milles de la mer il se rétrécit ; à partir de ce point jusqu'à une distance de 40 milles, sa largeur n'est plus que de 1000 à 1200 pieds, et son lit est

presque toujours hérissé de rochers. Le premier Yellala ou Saut qui est le plus formidable, aurait été de trente pieds de chute perpendiculaire, mais sa pente inclinée en avait 900 de longueur. En comparant la petite quantité d'eau qui passait par cette cataracte à l'immense volume qui arrive à l'Océan, sans que le Zaïre reçoive un affluent suffisant pour faire tourner un moulin, Tuckey et ses officiers supposèrent qu'une masse d'eau considérable pénètre par des passages souterrains sous les rochers schisteux qui bordent le fleuve, disparaît dans les endroits où il se resserre entre les montagnes, et se remontre là où le canal s'élargit. Cette opinion peut servir à expliquer les nombreux tournans qui se succèdent sans interruption, troublent le cours régulier du Zaïre; ils sont si violens et si dangereux, qu'aucun bâtiment ne peut essayer de s'en approcher. Les remous qu'ils occasionent sont même si rapides que les voiles et les rames étaient souvent impuissantes pour les vaincre; l'opération de se touer devenait inutile; les canots entraînés tournaient dans tous les sens avec une rapidité incroyable; on ne parvenait qu'avec des difficultés extrêmes à les empêcher d'être submergés.

Au-delà de la contrée montagneuse, le Zaïre reprit une largeur de deux, trois, et même de quatre milles; sa vitesse était de deux et trois

milles par heure. Près de l'endroit où Tuckey fut forcé de rebrousser chemin, et qui était à peu près à 280 milles de l'embouchure, le fleuve avait un aspect magnifique. Quant à son origine, on est encore réduit aux conjectures.

Le Congo est borné au nord par le Loango, au sud par l'Angola; son étendue vers l'est est inconnue. Ce pays est divisé en un grand nombre de petits états gouvernés par des chenous qui les tiennent en fief de quelque personnage réel ou imaginaire demeurant dans l'intérieur; mais on ne sait pas exactement où est sa résidence. Tuckey apprit que le Blindy N'congo, le souverain suprême, demeurait au banza Congo, à six journées de route du fleuve dans l'intérieur. Les Portugais ont un établissement dans cet endroit, il s'y trouve des soldats blancs et des femmes blanches. C'est probablement le San-Salvador des Portugais. Ces chenous ont à tort été qualifiés de rois; leur territoire est très-petit. Au-delà du Congo habitent ces peuples que les anciens voyageurs ont dépeint comme cannibales, et qu'ils nomment Djagas ou Gagas.

Le pays que traverse le Zaïre, dans la partie que l'on connaît, présente une perspective peu intéressante. Quoique les plus hautes montagnes n'aient pas plus de 2000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, elles sont dénuées

de bois ; on n'aperçoit sur le sommet des rochers que quelques arbres épars ; ce sont entre autres le baobab , des mimosa , le fromager , des figuiers et des palmiers. Entre le pied de ces rochers et les bords du fleuve , les terres sont couvertes d'une végétation très-riche , et offrent le coup-d'œil d'une forêt continue d'arbres hauts et majestueux.

Dans la partie supérieure du Zaïre , où il s'élargit de nouveau , ses rives sont bordées de rochers calcaires , les promontoires qu'il forme sont séparés par des vallées fertiles , et le fleuve dans ses nombreux détours s'avancant fréquemment dans les terres , semble former autant de lacs isolés. Le sol parut susceptible de culture ; les villages se succédaient sans interruption , les productions étaient plus variées. Des sources d'eau limpide descendaient du haut des rochers pour couler vers le Zaïre. Ce fut précisément lorsque le pays prenait cet aspect attrayant que les obstacles devenus insurmontables , contraignirent Tuckey à rétrograder.

Les plantes alimentaires sont très-variées ; les plus précieuses ont été apportées par les Portugais. On cultive le manioc , l'igname , le maïs , le millet , la patate , la citrouille , les choux , le piment , la canne à sucre et le tabac : les principaux fruits sont l'ananas , la banane , l'orange et

le citron. Le vin de palmier fait la boisson des habitans ; ils lui préfèrent le rum et autres liqueurs fortes.

Ils ont beaucoup d'animaux domestiques , dont la chair peut leur servir de nourriture ; ce sont principalement des chèvres , des cochons , des poules , des canards et des pigeons , et quelques moutons qui ont du poil au lieu de laine. Le chenou d'Embomma avait obtenu des Portugais des bœufs et des vaches dont on ne prenait aucun soin pour en multiplier l'espèce. Les animaux sauvages sont nombreux , il y a des hippopotames dans le Zaïre , des éléphants , des lions , des panthères , des buffles , des antilopes de plusieurs espèces , des sangliers , des lièvres et des porc-épics ; les pintades , les pigeons sauvages et les perdrix rouges abondent : mais les nègres du Congo ne sont pas chasseurs.

On a vu peu d'insectes nuisibles , à l'exception des puces et des punaises dans les maisons , et des fourmis noires qui érigent ces habitations singulières , réunies quelquefois en si grand nombre qu'on les prendrait pour un village. Les abeilles étaient extrêmement communes.

La partie inférieure du fleuve abonde en poissons excellens et en coquillages bons à manger. L'officier en station dans cet endroit , vit quelquefois jusqu'à quatre cents canots occupés à la

pêche. La plupart de ces pêcheurs n'ont d'autres demeures que les abris qu'ils trouvent dans les forêts; ils se forment une espèce de cabane en entrelaçant ensemble les branches des arbres. D'autres se réfugient dans des cavernes creusées dans les rochers. Dans la partie supérieure du fleuve les femmes pêchaient avec des filets faits tantôt de fil de coton, tantôt de fibres de plantes rampantes. Le Zaïre est rempli de crocodiles qui vont toujours par troupes.

Aucun des banzas ou villages que l'on rencontra n'était d'une grande étendue. Embomma contient soixante cabanes indépendamment de la maison du chenou, et environ cinq cents habitans. Ces banzas sont ordinairement environnés de baobabs et de palmiers. Les cabanes consistent en claies de roseaux ou de fibres de plantes; à l'une des extrémités il y a une porte ou plutôt une ouverture qui n'a que la largeur nécessaire pour permettre d'y entrer en rampant. Les claies des côtés sont attachées fortement à des pieux plantés en terre, celles du plafond sont liées entre elles et à celles qui forment les parois. Chaque claie étant très-légère, on peut transporter aisément une maison d'un lieu dans un autre. Une telle maison coûte au plus la valeur de cinq à six poules; il ne faut pas plus de dix minutes pour en réunir les différentes parties. Les maisons permanentes, par

exemple celles du chenou, sont très-artistement faites et couvertes avec des feuilles de palmier; elles sont entourées d'une haie de claies en roseaux.

Les meubles, les ustensiles et les vêtemens de ces nègres ressemblent à ceux des autres nations de la même couleur. Les pirogues sont creusées dans le tronc d'un fromager ou d'un figuier; elles ont ordinairement vingt-quatre pieds de long sur dix-huit à vingt pouces de large. Les rameurs se tiennent debout pour faire mouvoir les longues pagaies qui servent à les conduire; on ne fait pas usage des voiles.

Une houe de fer grossièrement façonnée et adaptée à un manche en bois est leur seul instrument d'agriculture; il suffit, grâce au climat, pour procurer des moissons abondantes; cependant les denrées étaient très-rares à l'époque du voyage des Anglais, ce qui provenait soit de la saison de la sécheresse, soit de l'imprévoyance des habitans qui n'ont pas la précaution de faire des provisions; ils poussent néanmoins l'esprit de propriété jusqu'à la minutie; la plupart des disputes qui s'élèvent entre eux, proviennent de l'opiniâtreté avec laquelle ils défendent leurs droits. Ce qui rend ces querelles encore plus fréquentes, c'est que rarement un objet quelconque appartient à un seul maître; une poule ou un cochon

est souvent la propriété de plusieurs personnes.

Quoiqu'on ait remarqué que la population augmentait sensiblement à mesure que l'on avançait dans le pays, cependant les bords du fleuve n'étaient guère peuplés dans les endroits les plus beaux et les plus fertiles. Rien ne confirme les relations des moines missionnaires qui parlent de quantités d'hommes si considérables que l'on n'en rencontre nulle part de semblables dans les contrées de l'Europe les plus habitées.

La dignité de chenou est héréditaire dans la ligne féminine; quoique le nombre des femmes du chenou soit illimité, l'enfant de celle qui est du sang royal peut seul hériter. Si elle n'en a pas, celui de tout autre princesse mariée à un particulier a des droits. On présume aisément les conséquences de cet ordre de choses; ce sont des dissensions et des guerres civiles qui ne se terminent que par la destruction du parti le plus faible. La fille du chenou a le privilège de choisir son mari; l'homme qu'elle honore de son choix n'a pas la liberté de refuser. C'est une distinction périlleuse qui est ainsi accordée à l'époux malgré lui; car sa femme a le droit de le vendre comme esclave s'il ne justifie pas son attente. Connaissant le danger de sa position, il prend souvent le parti de le prévenir; et au moyen de quelque poison dont les naturels du Congo connaissent bien l'efficacité, il se débar-

rasse à la fois de sa femme et de ses craintes.

Quand un chenou sort, un de ses grands officiers porte devant lui la marque de son autorité qui est un bâton de bois noir, long à peu près d'un pied, recouvert de plomb ou de cuivre. Depuis la cataracte jusqu'à l'embouchure du fleuve, le ridicule accoutrement des chenous, composé de restes de vieux uniformes français et portugais, ne fait pas partie du costume ordinaire du pays qui, à l'exception d'un tablier de peau de bête, de colliers et de bracelets, est la nudité entière.

Les membres de la famille d'un chenou sont ses conseillers; dans toutes les affaires importantes, il se dirige par leurs avis; leurs assemblées se tiennent ordinairement sous le grand figuier. En temps de guerre, les conseillers les plus âgés restent dans le village pour veiller à sa sûreté; les frères, les fils et les proches parens du chenou dirigent sous ses ordres les expéditions.

Les mafouks sont les collecteurs des revenus qui proviennent en grande partie du commerce. Dans la partie inférieure du fleuve, ils commencent par être courtiers entre les marchands d'esclaves de l'intérieur et les Européens. Cette profession est lucrative; ils ne tardent pas à s'enrichir; alors ils achètent le titre de mafouk; et l'on dit qu'ils deviennent muets et absolument incapables de servir d'interprètes.

Les fougons sont les nègres qui possèdent des maisons et des terres, deux ou trois femmes, et peut-être un esclave ou deux : ils composent en quelque sorte la bourgeoisie.

Les pêcheurs et les ouvriers n'ont aucune propriété; sans être esclaves, ils sont à la disposition du chenou.

Les esclaves domestiques ne paraissent pas nombreux. On ne les vend que lorsqu'ils ont commis un crime, et que le conseil les a déclarés coupables. Les esclaves que l'on vend, sont les malheureux qui ont été faits prisonniers à la guerre ou enlevés de chez eux par surprise.

Les légions de missionnaires catholiques qui, de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal se sont répandus dans le Congo et les pays voisins dans les seizième et dix-septième siècles, ne paraissent pas y avoir fait faire un seul pas à la civilisation; le mélange grossier de pratiques du catholicisme, et de superstitions païennes que l'on a observé chez les nègres de Sognio sur la rive gauche du Zaïre, fut la seule trace de christianisme que l'on put découvrir, après les peines infinies que ces hommes pieux s'étaient données pendant trois cents ans.

Au Congo, comme chez les autres peuples nègres, les travaux les plus pénibles retombent sur les femmes; de même aussi chaque habitant a son fétiche. La plus innocente de leurs supers-

titions est leur respect pour les morts. De quelques absurdités dont la vénération pour les parens défunts soit accompagnée, elle fait toujours honneur au caractère d'un peuple. Ils se donnent beaucoup de peine pour trouver des morceaux d'étoffe, afin d'envelopper le cadavre; ils le couvrent de tous ceux qu'ils peuvent rencontrer, et y en ajoutent de temps en temps de nouveaux. Lorsque le corps est enfin parvenu à une grosseur démesurée, ils le déposent dans une grande cabane, viennent y pleurer à différentes heures de la journée, et poussent des hurlemens horribles. A la fin ils l'enterrent dans une fosse d'une très-grande profondeur, sans doute afin d'empêcher qu'il ne soit déterré par les bêtes féroces. Ils plantent des arbres autour des tombeaux; ils les ornent de fleurs, ou bien y placent des fétiches particuliers. Deux dents d'éléphant érigées, l'une à la tête, l'autre aux pieds d'une sépulture, indiquent qu'elle contient les restes d'une personne de distinction.